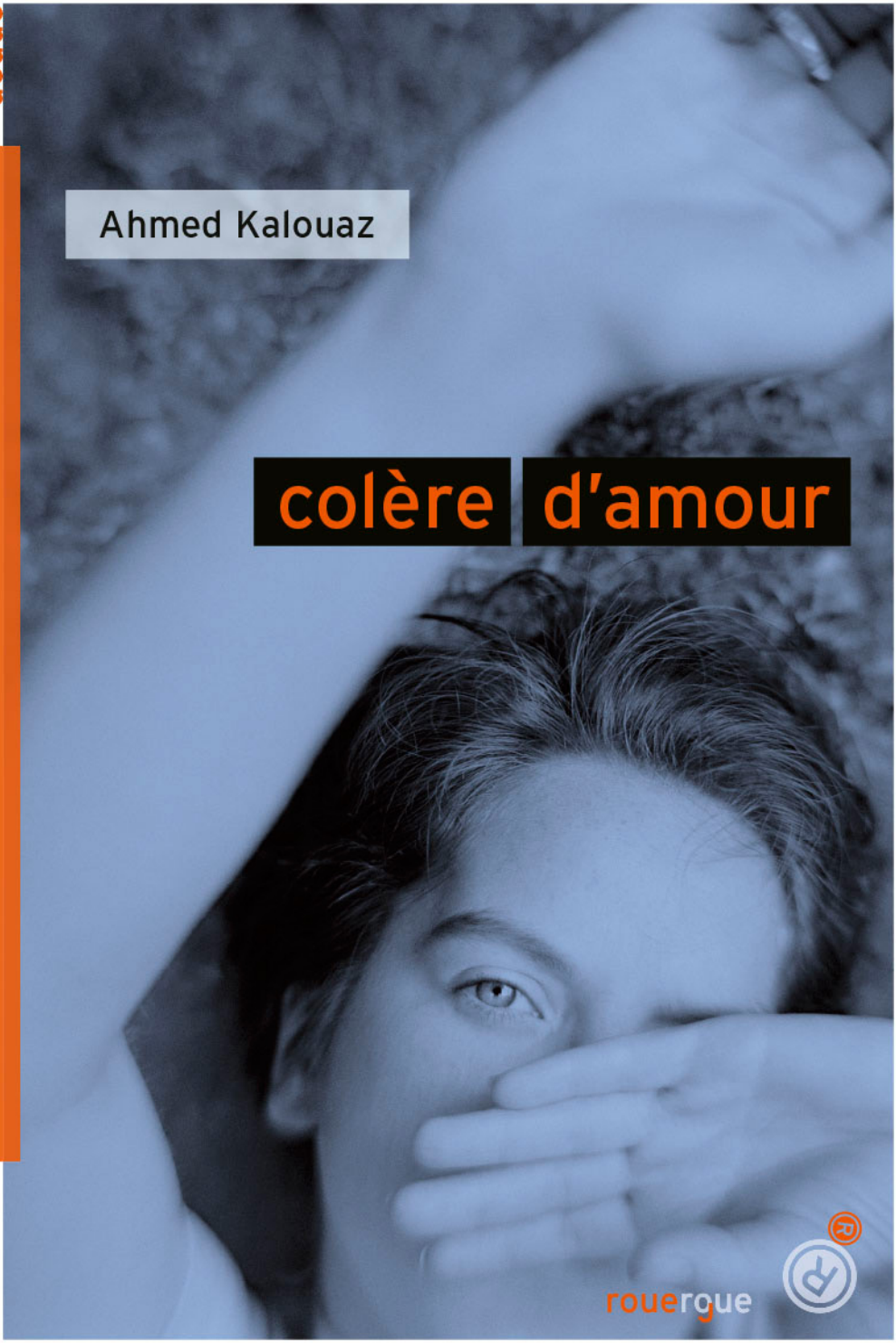
doado

Ahmed Kalouaz

colère d'amour



rouergue

Présentation

Quand sa mère est partie, Chloé a été envahie par la colère.
Elle est restée vivre chez son père et refuse de la revoir.
Elle ne lui pardonne pas l'idée d'avoir brisé la famille.
Cet été-là, cela fait dix mois qu'elles ne se sont pas vues.
Chloé est partie en vacances chez ses grands-parents,
sa mère en randonnée. Un signe va-t-il venir, une lettre ?
La colère d'amour de Chloé va-t-elle s'apaiser un jour ?

Du même auteur au Rouergue jeunesse

Au galop sur les vagues – 2010, roman dacodac.
La première fois on pardonne – 2010, roman doado.
Je préfère qu'ils me croient mort – 2011, roman doado.
Les chiens de la presqu'île – 2012, roman dacodac.
Mon cœur dans les rapides – 2012, roman dacodac.
L'aventure au bout du chemin – 2013, roman dacodac.
Les sauvageons – 2013, roman doado.
Après la peine – 2014, roman doado.
La chanson pour Sonny – 2015, roman doado.
Les regards des autres – 2016, roman doado.
La maraude – 2016, roman doado.
Uppercut – 2017, roman doado.

En littérature générale

Absentes – 1999, La brune.
Avec tes mains – 2009, La brune, Babel n°1129, 2011.
Une étoile aux cheveux noirs – 2011, La brune, Babel n°1197, 2013.
À l'ombre du jasmin – 2012, La brune, Babel n°1282, 2014.
Juste écouter le vent – 2015, La brune.

Photographie de couverture : © Michael Wildsmith/Millennium Images, UK
Graphisme de couverture : Olivier Douzou
© Éditions du Rouergue, 2018
www.lerouergue.com

doado

Ahmed Kalouaz

colère d'amour

rouergue

la péniche

Tu habites, avec ton père et ton frère Olivier, une péniche amarrée sur le Rhône. Ceux qui viennent vous voir disent que vous êtes en voyage, un peu en vacances tous les jours. Des hublots de ta chambre, tu aperçois le mont Ventoux. Vous y alliez, avant, aux dimanches de neige. Avant, c'était en famille, jusqu'au jour où ta mère t'a dit, vaguement gênée :

– Chloé, je vais partir, j'ai besoin de changer d'air.

– Et ça veut dire quoi ?

– Avec ton père, ce n'est pas facile.

– Tu veux dire que tu l'aimes plus ?

Elle n'a rien répondu, et toi, depuis ce jour, tu es devenue comme muette devant elle. Tu aurais pu lui balancer que ce n'était pas tes affaires, débrouillez-vous, faites de nous des paquets, moitié-moitié à partager le vendredi ou le dimanche. Une fois ici, une autre là, en attendant que ça se passe. Mais tu n'as pas voulu te couper en deux. Pour toi, ton père c'est une étoile, tu n'as pas envie qu'on lui fasse du mal. Tu as laissé les choses se défaire et regardé le désordre s'installer,

ta mère s'en aller, quand elle a trouvé un appartement dans ses moyens. Pour vous partager, Olivier et toi, c'était simple, facile. À elle les semaines impaires, à lui les semaines paires. Sauf qu'au moment de ficeler le premier baluchon, tu as dit :

– Non, ma vie est sur la péniche, avec mon père.

On t'a répondu que c'était complexe et que les décisions des juges ne se discutaient pas. Mais toi, tu es du genre à contredire, lutter pied à pied, couper les cheveux en quatre, espérer le soleil même quand le brouillard pose ses cernes sur le fleuve. Tu n'as pas fait ton sac, laissant les bibelots et les livres sur les étagères comme si rien n'avait changé. Au fil des semaines, il y a eu des jours médiocres, celui-là en était un.

– Maintenant, maman, tout sera différent entre nous. À jamais.

Lorsque tu as prononcé ces mots, ta mère t'a dit que *« jamais, ça n'existe pas »*. Et quand tu lui as demandé d'où elle sortait ça, elle a répondu que c'était les paroles d'une chanson. Pour le coup, c'est un peu comme si vous vous étiez quittées en musique. La première fois où tu n'as pas voulu aller chez elle, devant ta détermination, ta mère a appelé la police. C'était un de ces fameux vendredis prévus pour le retour. Elle l'a fait autant pour te récupérer que pour créer des problèmes à ton père. C'était à la fin du mois d'octobre, il faisait sombre et le gyrophare envoyait des tourbillons sur l'eau du fleuve.

Pendant leurs palabres, tu étais allongée sur le lit de ta cabine, indifférente à ce qui se disait sur la berge. Quand on est venu te parler, tu as tenu tête à tous les arguments que les uns et les autres ont avancés. Jusqu'à ce qu'un policier dise à ta mère qu'il ne pouvait tout de même pas te passer les menottes, que c'était pas leur boulot. Tu avais de la peine pour elle, qui continuait à pester en maudissant celui qu'elle aimait encore peut-être. C'est ce que tu pensais en tout cas ce soir-là, sans doute parce que ça t'arrangeait. Ni lui ni elle n'y étaient pour quelque chose, tu voulais simplement avoir prise sur ta vie, choisir de ne pas être un sac que l'on dépose ici et là. Tu avais, au fil des semaines, abandonné cette idée qu'ils pourraient encore se tenir la main, que lui la prendrait encore par la taille, comme on le voit sur une photo en bord de mer. Ton cœur est au bord aussi de quelque chose, mais tu ne sais pas quoi. Au bord du vide, au bout des lèvres, parce que les mots que tu voudrais dire ne viennent pas. Ta mère t'a trahie, c'est ce que tu penses, cette colère d'amour t'a envahie pour ne plus te quitter. À dix-sept ans, tu ne sais pas grand-chose de ces états-là, ces mots trop compliqués à déchiffrer, mais qui font mal. Quand tu essayes d'avoir les idées claires, le vent te fouette le visage, comme en ces jours d'hiver, lorsque le froid s'est installé pour de bon. Mais avant, tu avais aimé les matinées lentes au fil de l'eau. Les feuilles des platanes changeant de couleur au début de l'automne,

les cris des oiseaux sur la rive. Tu avais pensé être toujours bercée par ces clapots, ces vagues provoquées par le passage des larges péniches. Tranquille, tu regardais aussi, le samedi, filer les avirons sur le fleuve gris, admirant surtout le groupe de garçons, impeccables et fluides dans leur embarcation à huit. Un effort violent, et pourtant tout en grâce. Ton regard s'attardait sur celui qui ouvrait la vague, dos à l'étrave. À chaque fois que l'embarcation passait, en silence, tu vivais un moment heureux. Il n'a jamais tourné la tête vers toi bien sûr, et tu n'as jamais osé non plus aller jusqu'au ponton proche, pour tenter de l'approcher. C'était ton secret du samedi, pendant qu'ils s'en fabriquaient d'autres, dans la chambre voisine.

Des voix qui s'élèvent, des cris, et puis de longs silences. Ta mère se prépare à filer sur l'onde à sa manière. Ce sont des images furtives, diluées, qui n'étaient pas destinées à s'accrocher. Un peu comme des rêves à l'envers que l'on oublie, des mots qui s'envolent sous un coup de peigne.

– Je me trouve affreuse en ce moment.

– Mais non, maman, tu es belle.

– Tu dis ça pour me faire plaisir, Chloé.

– Non. Regarde comme tes cheveux sont beaux.

Les passages au miroir cachaient peut-être déjà des choses obscures, que tu n'imaginais même pas. Ton père non plus sans doute, ou alors il ravalait, donnait le change, passant au bout du compte plus de

temps dans son atelier que sur la péniche. Il était toujours occupé par une commande, un projet, des blocs de pierre à réceptionner, ou à aller voir sur place en forêt, presque au cœur de la montagne. Par négligence au début, il s'était laissé pousser la barbe, devenue longue au fil des mois. Olivier, parce qu'il avait vu les images d'un film, s'est mis à l'appeler Rodin. Et ça les faisait rire tous les deux. Ton père travaille la pierre qui lui gerce les mains, et il a le cœur doux, c'est ce que tu penses. Le tien est plein de révolte depuis le départ de ta mère. Il cogne aussi fort que des poings, ne se contrôle plus. Ni la colère qui te vient à présent, lorsque quelqu'un te touche le bras, ou te parle sur un ton qui ne te convient pas. Tu restes persuadée que les cheveux de ta mère étaient beaux, et que tout devait rester figé comme sur une photo. *Ne touchez à rien, c'est ma vie*.

Tu penses qu'elle a touché fort, et ça fait mal. Tu ne sais pas qui, aujourd'hui, marche devant l'autre. Elle s'accroche, veut te retenir, te faire comprendre des choses qui ne sont pas de ton âge, tu penses. Un soir tu as décidé de ne plus te retourner, et cela commence à faire longtemps déjà. On te dit que des gens qui se séparent, il y en a plein les rues, que beaucoup de tes camarades de classe se trouvent dans cette situation. Tu t'en moques. Personne ne peut comprendre. Même ta grand-mère, lorsqu'elle te supplie de renouer le fil, et qu'elle te répète que tu ne pourras pas vivre sans cette autre moitié de toi. Ils peuvent

parler, tu dis que tu as tiré les rideaux. Quand Olivier s'en va chez sa mère, le vendredi, tu l'embrasses et tu te sépares de lui d'une autre façon. Le partage est impossible.